

Dominique Poulot, juin 2004

Aujourd'hui le patrimoine, devenu synonyme de lien social, est partout, de la mobilisation des corps politiques à l'institution culturelleⁱ. Parallèlement, la réalité du tourisme international, dans l'importance des enjeux économiques qu'il mobilise, fait de l'interprétation du patrimoine, voire de sa simulation, un instrument souvent décisif du développement localⁱⁱ. L'impératif de conservation de l'héritage, matériel et désormais immatériel, s'impose donc sans discussion dans les pays développés comme dans le reste du monde. Chaque jour il prend un caractère plus général et plus contraignant, manifesté par des dispositifs législatifs et réglementaires qui ne cessent d'étendre leur domaine d'application. Du reste, la réalité de destructions (iconoclasmes religieux ou idéologiques, dégâts collatéraux de conflits ou « domicides » concertésⁱⁱⁱ) que l'on avait eu sans doute tendance à sous-estimer ou à tenir pour abolies depuis la fin de la seconde guerre mondiale a récemment redoublé le sentiment d'urgence qui a toujours accompagné et nourri la conscience patrimoniale.

L'affirmation d'un point de vue adverse – l'éventuel refus de la patrimonialisation ou sa critique radicale – ne peut apparaître que « vandale », stigmatisée comme telle, ou à tout le moins insignifiante dans le débat public. L'émergence de critiques est devenue de fait très improbable en dehors de l'expression de divergences sur la manière de réaliser au mieux le traitement des monuments, des objets et des sites. Mieux, ces préoccupations naguère étroitement professionnelles occupent désormais largement l'espace public, donnant lieu à de nombreux colloques, salons ou entretiens. On y interroge les moyens et les fins, l'avenir et les éventuelles limites du phénomène, généralement au sein des institutions patrimoniales elles-mêmes^{iv}. La perspective « savante » en la matière s'assimile surtout à un relevé des expertises contradictoirement portées sur telle ou telle initiative de l'administration, sur telle ou telle décision de restauration ou d'intervention^v. Les commentateurs ne manquent pas de faire apparaître les contradictions ou les ambiguïtés de cette gestion, les limites des politiques publiques et le poids des contraintes extérieures, mais le plus souvent pour déplorer les dévoiements par rapport à un âge d'or supposé de la préservation, et pour réaffirmer la nécessité d'une politique toujours appuyée sur l'érudition des spécialistes^{vi}. La perspective d'une histoire de l'administration culturelle, pour débarrassée qu'elle soit des arguties de militantismes contrariés, ne suffit pas non plus à construire un objet propre, victime qu'elle est de la diversité des champs d'intervention et de compétence des bureaux dont elle doit rendre compte : elle fournit souvent un miroir aux partages entre disciplines et histoires spécialisées, qui tournent au dialogue de sourds, voire aux conflits implicites^{vii}. Si bien que le patrimoine n'a suscité, d'une manière générale, qu'un intérêt plutôt limité dans le champ de la recherche en histoire et en sciences sociales en France – à la différence de l'archive, tout à la fois objet et institution de mémoire relativement voisin à première vue^{viii}. Pourtant, de la même façon que la montée mémorielle avait naguère permis à Pierre Nora de penser les lieux de mémoire nationaux, la vive actualité de la patrimonialisation invite à interroger la construction de cette forme d'obligation et de responsabilité à l'égard de la présence matérielle du passé^{ix}. L'actualité de la démarche est évidente : si l'archive a bénéficié, dans l'ancienne configuration des savoirs historiens, de l'avantage du secret à dévoiler, qui lui était constitutif, le patrimoine peut bénéficier de l'avantage de sa publicité dans la nouvelle disposition de l'histoire culturelle, où le manifeste est à son tour privilégié par l'enquête.

Il convient de saisir l'histoire des patrimoines comme ensembles matériels et, indissolublement, comme savoirs, valeurs et régimes du sens^x. Ce faisant, on se gardera de la téléologie que manifestent, par exemple, les mises en série rétrospectives d'épisodes tenus *a posteriori* pour « patrimoniaux » et censés déboucher naturellement sur la législation contemporaine^{xi}. On combattra encore la tentation

d'établir des topographies des patrimoines en forme d'inventaires d'« un autre pays » sans plus d'enjeu pour nous, ou des répertoires qui déclinent les attitudes à l'égard du passé matériel d'après une échelle de jugements, moraux et professionnels, du désintéressement scientifique au zèle partisan, de manière à exposer les falsifications et les manipulations, en méconnaissant la complexité du processus engagé dans toute patrimonialisation^{xii}. Il s'agit moins de distinguer entre ce qui réellement hérité et ce qui est (re)construit, ou entre des fictions sincères et des inventions malhonnêtes, que d'interroger la production et la consommation de l'évidence patrimoniale elle-même, tout à la fois imaginaire et institution^{xiii}.

Le patrimoine est comme le principe souterrain et la manifestation autoproclamée d'un travail social et intellectuel : vouloir saisir le geste patrimonial au sein de l'histoire sociale et culturelle, c'est penser les découpages et les « encadrements » auxquels il se livre dans un rapport toujours complexe à ce qui l'organise. La temporalité matérielle – ce que Bernard Lepetit nommait en évoquant le paysage urbain du temps solidifié^{xiv} - y acquiert de la valeur au nom d'attachements, de convictions, mais aussi de rationalisations savantes et de conduites politiques. Le rapport intime ou secret d'un propriétaire, d'usufruitiers à divers titres, de spécialistes ou d'initiés à certains objets, à des lieux ou des monuments devient, une fois ceux-ci patrimonialisés, public – tandis qu'inversement, comme l'exposait Simmel, des aspects autrefois publics de l'héritage partagé entrent à coup sûr sous le couvert du secret^{xv}. Le patrimoine incarne en somme la « montée en généralité » d'oeuvres et d'objets singuliers, envisagée de manière à être utile à l'action de connaissance et de conservation collective^{xvi}. En cela, le patrimoine paraît fournir un champ d'applications privilégié pour reprendre à nouveaux frais trois questions, sous l'angle à chaque fois de la circulation sociale : celle du regard savant porté sur des oeuvres et des objets matériels, celle de l'historicisation d'une société, et plus généralement de son rapport à des « régimes d'historicité »^{xvii}, celle enfin de l'éthique et de l'esthétique qui en découlent ou qui lui sont liées (l'exemplarité et l'adhésion^{xviii}, mais aussi l'émancipation ou la dénégation)^{xix}.

A partir de ces acquis, on peut avancer que l'évidence du patrimoine se décline dans les discours contemporains sous forme d'une « raison » spécifique, qu'elle mobilise des sociétés et des procédures devant les objets et les cultures, enfin qu'elle engage des récits d'accès, de (ré)appropriation, de jouissance, qui construisent diverses conventions- savantes et populaires.

J'envisage donc de développer simultanément trois axes de recherche portant sur :

1. La crédibilité patrimoniale

A l'heure où le symbolisme du patrimoine joue un si grand rôle dans le débat public, et spécifiquement dans les recompositions plus ou moins volontaristes de la légitimité culturelle, on n'entend pas sonder ici l'opacité de ses objets, dans une démarche herméneutique propre à l'histoire de l'art, ni établir, à côté de leur intérêt artistique, documentaire, illustratif ou savant, leur valeur communicationnelle au nom d'éventuelles disciplines (muséologie, héritologie ?^{xx}) Il ne s'agit pas davantage de retracer la progressive élaboration d'une conscience collective, depuis les balbutiements de ses premiers hérauts jusqu'à son couronnement sous une administration éclairée ni de donner la chronique d'enrichissements successifs, dans la montée des protections monumentales et la multiplication des musées. La perspective est au contraire de déconstruire les représentations de l'identité convenue d'un « patrimoine » pour insister sur les reconfigurations de son statut, sur ses incessantes recontextualisations, sur les dévaluations et les délégitimations qui le parcourent.

Le discours patrimonial a d'abord été une catégorie de célébration propre à la littérature artistique, sous la forme de « l'exaltation d'une cité ou d'une nation saisies dans leurs traditions et dans leurs oeuvres », comme l'avait résumé André Chastel à partir de Julius Von Schlosser. L'époque

moderne a vu se multiplier listes d'oeuvres et collections de villes à travers le champ de l'écriture antique^{xxi}. Puis, avec la reconfiguration culturelle ouverte par la Révolution française, le propos s'est confondu avec le combat contre le vandalisme : il est devenu un engagement en vue du maintien du *statu quo*. L'effacement de l'Ancien Régime des objets de mémoire et de leurs civilités voit se reconfigurer leurs rapports à la collectivité au cours du XIX^e siècle. L'une des manifestations les plus spectaculaires tient, dans le domaine du bâti, à côté de la conservation *stricto sensu*, à l'émergence d'interventions qui répondent à l'instauration progressive d'un académisme de la conservation-restauration^{xxii}. Le lien de la nation à la conservation fait figure d'évidence avec l'émergence de « communautés imaginaires »^{xxiii} : la plupart des objets « qui comptent », et dont la beauté est à tout le monde comme l'écrit Victor Hugo, deviennent l'incarnation de « l'esprit » d'une collectivité particulière^{xxiv}. Ils s'inscrivent dans un lieu - un gisement - qu'ils illustrent et qui les engage dans une revendication d'autochtonie et dans un culte de la transmission^{xxv}. Faire le tour du propriétaire - des objets nationaux - devient pour le citoyen un acte politique - une preuve de civisme. Ce commerce particulier avec les « souvenirs » dessine des formes culturelles générales et fait entrer en résonance esthétique et politique, du sublime à la nostalgie, donnant lieu à des énonciations multiples de l'*in situ*^{xxvi}. L'archéologie, en particulier, fournit un ensemble de démonstrations réinvesties au gré d'éventuels *revivals*^{xxvii}.

Au long du XX^e siècle la notion de conservation engage clairement une représentation de l'historicité : le principe de précaution amène une conservation dite « préventive » strictement définie tandis que les réflexions administratives ne cessent d'affirmer que le patrimoine est « un présent du passé »^{xxviii}. Peu à peu le patrimoine assume une position critique sous la forme d'une mise en oeuvre positive et d'un jugement de valeur affirmant des choix. Il s'avoue marqué par des enjeux politiques, économiques et sociaux qui débordent largement les frontières disciplinaires (entre l'histoire, la philosophie, l'esthétique ou l'histoire de l'art, le folklore ou l'anthropologie) – ainsi que l'a montré, au cours des années 1970, la reconnaissance de « nouveaux patrimoines ». Tel est encore le cas de la conservation des ressources intangibles, ou de la conservation culturelle définie au début de la décennie 1980 et qui recouvre une profusion d'efforts publics et privés en faveur de communautés multiples^{xxix}. Parallèlement, un patrimoine mondial marqué par des controverses post-coloniales notoires s'ouvre à un retour réflexif sur sa composition et ses usages^{xxx}. Si, dans tous ces cas, la perspective historique a pu faire prendre conscience des silences et des fausses évidences, le rôle d'une histoire du patrimoine ne se confond pas avec une profession de scepticisme épistémologique, avec la dénonciation des abus du passé, ou avec la simple inversion du processus en faveur d'objets oubliés ou négligés.

L'étude de la « vie sociale des objets »^{xxxi} - saisie en particulier dans les jeux du collectionnisme ou plus généralement du côté de leur réception - rencontre depuis quelques années une histoire de leurs pratiques - d'admiration esthétique et de mémorisation éthique, d'engagement savant et d'attachement civique - devenue, de l'école de Warburg à Arnaldo Momigliano ou Frances Yates, de Paolo Rossi^{xxxii} à Mary Carruthers^{xxxiii}, ou Caroline Bynum^{xxxiv}, un front pionnier de l'histoire culturelle et politique. A travers des perspectives diverses, relevant de traditions culturelles et nationales hétérogènes, voire de régimes scientifiques incompatibles, se dessine néanmoins une image dans le tapis. Ainsi Leonard Barkan a-t-il montré le rapport entre archéologie et émergence de la catégorie esthétique à la Renaissance^{xxxv}. D'autres recherches tentent de lier les objets, les pratiques et les discours qui ont peu à peu constitué le savoir de l'histoire de l'art, du musée au livre illustré et à la chaire^{xxxvi}. En reprenant à nouveaux frais les grands récits du savoir antique et historique, de l'émotion visuelle (l'émerveillement, la résonance^{xxxvii}) et de la volonté politique et sociale, il s'agit ici de déplacer la perspective, d'une généalogie de l'esthétique et des disciplines antiques à celle des conventions patrimoniales comme régime matériel et grandeur du passé^{xxxviii}. On s'attachera en particulier aux crises ou aux tensions sociales et politiques, aux polémiques et aux conflits artistiques

et culturels^{xxxix}, aux désemboîtements subits ou progressifs des rapports au passé et à l'avenir, tous moments qui voient l'invention de poétiques patrimoniales inédites dans leurs définitions, leurs choix ou leurs exigences.

2. Les civilités du patrimoine

L'histoire de l'invention et de la publicité du patrimoine, par l'exposition et par l'écriture, doit être envisagée grâce à l'étude des milieux employés à sa (re)connaissance, grâce à l'analyse de ses modes d'identification et de gestion, juridiques et savants, grâce à l'approche de ses pratiques et de ses jouissances enfin^{xl}. On voudrait montrer comment se racontent les « trouvailles » à travers inventaires, parcours et commerces ; comment s'élaborent parallèlement des intrigues, des types d'inventeurs et des styles de patrimoines dans un rapport à l'« écologie des images » et des lieux. L'élaboration d'un sens visuel du passé, des paysages monumentaux des villes à ceux des campagnes, dans un rapport complexe à l'historiographie et aux apprentissages érudits, est ici essentielle. L'étude du patrimoine répond, dans sa généralité, aux trois principes de perceptibilité, de spécificité et de singularité propres à la sociologie de la réception telle que Jean-Claude Passeron l'a explicitée^{xli}. Chacun des « objets qui comptent » s'identifie à travers guides, récits de voyage, correspondances, journaux, catalogues, en fonction des reproductions qui circulent, de l'importance des évocations ou des citations dont il est le prétexte ou le principe. On s'attachera à leur mise en intrigue dans différents discours ou scénarios, savants ou familiers, et à la mise en scène de leurs « amis » - dans des réseaux de socialisation érudite et artistique, et spécifiquement selon les modèles d'apostolat patrimonial disponibles^{xlii}. En effet, des morales individuelles et des éthiques collectives s'élaborent ou se reconfigurent à l'endroit de legs plus ou moins revendiqués et de « trouvailles » plus ou moins opportunes. Ainsi convient-il d'interroger la manière dont l'émulation savante et la rivalité pour la jouissance des choses s'exacerbent l'une l'autre, par exemple au profit de l'identité d'une population, d'une mémoire religieuse (les Vaudois d'Alexis Muston, salué par Michelet) ou d'une cité.

Les « amis » des objets patrimoniaux, amateurs et professionnels, polygraphes et experts, militants et fonctionnaires, constitués en communautés d'interprétation, s'érigent en porte-parole ou en avocats des innovations, des appropriations et des assignations^{xliii}. Quelques-unes de ces figures – l'antiquaire et sa ruine, le conservateur et son musée, le folkloriste et son terrain – sont passées peu à peu à l'état de stéréotypes quasi anthropologiques^{xliv}. Leur examen permet d'interroger les identités que construit le recyclage d'images, d'objets et de pratiques tombés en déshérence et simultanément « donnés » en héritage. Autant dire que les objets patrimoniaux peuvent permettre de repérer les différentes configurations d'un social qui se déploie à travers leurs partages et leurs refus. Ces derniers dépendent et s'entretiennent de procédures, de conventions discursives, d'exigences matérielles ou techniques. Les guides de recherche ou les manuels pédagogiques, les papiers de ministère et les procès-verbaux des sociétés savantes – et plus largement les romans familiaux des patrimonialisateurs et toute la littérature de l'attachement aux monuments pertinents – nourrissent spéculations sur les nomenclatures et interrogations sur l'histoire, affirmations moralisatrices et déclinaisons de hiérarchies.

Une très grande diversité de manières de faire est ici à l'oeuvre, qu'il s'agit d'interroger du point de vue, notamment, de cette écriture ordinaire dont participent les carnets de laboratoire, les relevés d'enquêtes, et dont l'ethnologie contemporaine a entrepris de sonder la richesse^{xlv}. L'homme du patrimoine en campagne, se distinguant de l'homme du commun, doit doter l'objet de ses coordonnées – temporelles, spatiales – pour le situer dans ses ambitions, l'expliquer, l'interpréter^{xlvi}. Cette démarche est toujours peu ou prou une autodidaxie, comme on l'affirmait dès le XVIIIème siècle du *connoisseurship*, tenu pour un savoir appris à force de « courses », c'est-à-dire de voyages et

d'échanges. Par la suite l'éventail des curiosités s'est ouvert, requérant une moisson de détails, de ressources complémentaires ou intermédiaires, sur fond de braconnages^{xlvii}. Toute une économie de l'archéologie se dessine, par exemple, des découvertes fortuites à l'occasion de labours paysans jusqu'à leur invention par des antiquaires locaux et leur reconnaissance au sein de l'érudition nationale, économie de longue durée depuis l'Ancien Régime jusqu'aux réseaux plus denses de la polygraphie du XIX^{ème} siècle^{xlviii}. Dans l'éloignement ou la proximité des pièces, la permanence ou le fugace de leur exposition, la séduction éventuelle des procédés de leur reproduction, se joue une publicité élargie des patrimoines qui entretient des liens complexes avec le commerce d'objets et d'images bon marché, de plus ou moins «bon goût», aux franges du populaire et du pittoresque^{xlix}.

Dans tous les cas, les voyages improvisés et les missions planifiées, les visites et les collectes, les compilations et les enquêtes, les interventions restauratrices et les apprentissages de savoir-faire élaborent et sanctionnent des procédures^l. Les détails à saisir, ou, au contraire les parties à négliger, répondent à divers genres d'inscription du notoire et du pertinent au sein de répertoires à construire^{li}. Tenter une histoire patrimoniale de la culture matérielle exige de se pencher sur l'érudition et sur le collectionnisme, sur leurs dispositions tacites, sur leurs petits outils, sur leurs jouissances muettes, bref sur tous les gestes et les savoirs qui organisent la perception et la représentation des objets en fonction de hiérarchies entre savoirs locaux, attachements particularisés et horizon des connaissances générales de l'honnête homme^{lii}. Au-delà, on s'intéressera particulièrement aux principes de construction des corpus, à la stratégie du travail en commission, forme de réponse à des crises ou à des problèmes de définition, comme aux modes de l'inspection et de l'inscription en séries qui présupposent souvent une chaîne de catégories à remplir, de lieux à vérifier, bref une hiérarchie à décliner. La documentation patrimoniale, assimilée par Guizot au genre de la statistique descriptive allemande, crée des chiffres – ce que Eric Brian appelle « l'inscription des signes numériques dans des conditions particulières de production » - chiffres comparés peu à peu d'une nation à l'autre, pour mesurer les « poids » relatifs des patrimoines, et qu'il conviendrait d'analyser au sein des échanges entre savants, administrateurs ou législateurs, et opinion publique^{liii}. Elle crée aussi des « collections éphémères », pour détourner la formule de Francis Haskell, qui sont autant de (re)productions – par l'image^{liv} et par l'écriture - d'objets isolés dans une recontextualisation *ad hoc*, celle de l'identification d'un Etat à un moment du savoir et du goût. Elle fournit aux générations suivantes des représentations concurrentes, et en tout cas fictives d'un ensemble insaisissable comme tel, à moins d'imaginer une cartographie qui coïncide avec le territoire^{lv}. Souvent, ces images interdisent d'envisager le détail des procédures de présentation et de connaissance qui ont permis ce dernier état, de penser les incertitudes des offres, des choix et des moyens qui ont marqué, voire étroitement borné, la réalisation d'un inventaire - toujours à l'horizon du projet patrimonial. Enfin le journalisme patrimonial, si l'on peut l'appeler ainsi, qui annonce périodiquement « inventions » et découvertes, travaille régulièrement aux ajustements entre sens d'un passé et conscience du présent^{lvi} – contribuant probablement autant à normaliser les différences qu'à mettre en exergue la singularité d'un monument ou d'une pièce pour l'intelligence de l'histoire et la fierté collective.

Au-delà d'une géographie, essentielle à la configuration patrimoniale, les activités des amis d'objets dessinent une économie du flair et du hasard, celle de la *serendipity*^{lvii} qui est à l'origine de trouvailles bien préparées et, à travers celles-ci, d'une hiérarchie des «patrimonialisateurs». Ces derniers entretiennent un dialogue complexe avec les collectionneurs, avec les «accumulateurs» d'objets «sauvages» liés à l'imaginaire archéologique, ou encore avec les acteurs de folklorismes plus ou moins liés à une «performativité» commémorative et présentiste^{lviii}. D'où la question de la réussite ou de l'échec des antiquaires, des collectionneurs évergètes ou des conservateurs savants, quand leurs connaissances ou leurs engouements sont peu ou mal partagés ou au contraire quand, salués par un concert d'éloges, ils reçoivent une reconnaissance privilégiée^{lix}. Les histoires de vies ou les romans familiaux - comme celui des Visconti, conservateurs du Vatican puis du Louvre à la fin du XVIII^{ème}

siècle, qui ont suivi leurs objets à travers occupations et révolutions - offrent la possibilité d'articuler singularité d'engagements particuliers et partage de valeurs collectives.

3. La science morale du patrimoine

La jouissance du patrimoine, qui a donné lieu à une abondante littérature, dont certains chefs-d'oeuvre^{lx}, s'est surtout nourrie de scénarios et de conventions, voire d'un légendaire, moral et historiographique. Celui-ci alimente les interrogations sur les stades de l'histoire et les spéculations sur les premières mythologies, mais aussi les affirmations sur les modèles et les dépôts de valeurs. L'imaginaire social de la généalogie a profondément marqué pendant l'Ancien Régime l'idée de transmission. Les notions de bonne économie d'une maisonnée se joignent à ces exigences quand l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert souligne que le curieux dérange sa fortune, dans la tradition des moralistes du Grand Siècle. Mais à la veille de 1789 le Watelet fait l'éloge des cabinets patriotiques, supposant un nouvel idéal du collectionnisme basculé sur le présent d'une modernité française dont on commence à distinguer les perspectives^{lxi}. Par la suite, la description, souvent parodique, des travers et des ridicules du collectionneur, opposés à la morale du musée, marque les dictionnaires et les physiologies de la première moitié du XIX^{ème} siècle^{lxii}. Le *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse à la fin de la décennie 1860 renonce à « passer en revue toutes les variétés, toutes les audaces, toutes les singularités de la collectionnomanie »^{lxiii} Il montre, comme Clément de Ris dans *La Curiosité* (1864), que le collectionnisme est au bord de la maladie mentale ou, selon les termes d'époque, de la « médecine expérimentale »^{lxiv}.

Une tradition de l'histoire de l'art insiste pourtant, différemment il est vrai selon les pays, sur le rôle éminent des collectionneurs non seulement dans la constitution de patrimoines collectifs, l'élaboration d'un corpus de savoirs, mais encore, à l'égal des artistes ou des protagonistes de *revivals*^{lxv}, dans la configuration d'un goût national – tant il est vrai qu'un patrimoine de mauvais goût n'est pensable que dans certaines conditions^{lxvi}. Ce légendaire – au sens où Michel de Certeau employait le terme – entend convaincre de l'intelligence, de la perspicacité et de la générosité du collectionneur. Le cas est particulièrement avéré dans l'histoire de l'art italien, où nombre de collectionneurs ont fait l'objet de monographies élogieuses, en rapport avec un campanilisme nourri de la tradition des écoles régionales. Sans sacrifier à la géographie artistique sur ce mode, l'historiographie anglaise est aussi fermement ancrée dans son rapport aux collectionneurs, pour des raisons complexes, liées à une argumentation patrimoniale autant qu'à un éloge de l'intelligence de la marchandise, dans son circuit du marchand au propriétaire. Dans la France du second XIX^{ème} siècle, l'activité de publiciste d'un Philippe de Chennevières et l'apparition d'une presse érudite à propos du collectionnisme manifestent le lien entre l'éloge des collections, l'effort d'évaluation des écoles régionales, enfin la volonté de disposer d'une histoire nationale. Le début des enquêtes savantes sur les collectionneurs du passé entretient toutefois un rapport ambigu à la culture matérielle contemporaine. L'historien de la littérature Brian Rigby souligne combien, dans les grands romans du XIX^{ème} siècle, les descriptions de la vie des bibelots s'accompagnent d'« une résistance complexe, esthétique et morale, aux objets » - ainsi chez Flaubert.

En considérant les différents degrés d'intimité sociale avec le passé matériel, les distributions inégales de « grandeurs » - entre collections et musées^{lxvii} - on tentera de montrer si et comment l'ancien régime des objets de mémoire et de leurs civilités s'est effacé au profit de nouvelles références et de nouveaux partages^{lxviii}. Car bien des amis d'objets semblent au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles avoir été dépossédés, tant matériellement que symboliquement, de leurs dispositions individuelles à l'expérience historique quand s'élabore un mouvement collectif dédié au « patrimoine » et à l'histoire nationale^{lxix}. Par la suite, les agencements de la conservation s'articulent de manière de

plus en plus visible aux vicissitudes des stéréotypes nationaux, à la construction des récits identitaires et à la massification des publics, notamment à travers les mutations de la scénographie historique ou de la muséographie internationale^{lxx}. Au moins l'ouverture de musées publics provoque-t-elle de nouvelles prises de parole devant de potentiels objets d'attachement, qu'ils soient nationaux ou exotiques, à rebours d'une instrumentalisation univoque^{lxxi}. La prolifération des objets patrimonialisés dont on jouit et pour lesquels on se bat - ou non - pose à nouveaux frais les questions de l'adhésion des citoyens à un dépôt de valeurs, à un « common interest » de l'imagination et de l'art, mais qui est aussi une figure de l'altérité^{lxxii}. Tout ceci compose ce qu'on pourrait nommer la « moralité » du patrimoine dans les représentations collectives, moralité qui peut prendre tantôt la forme d'un programme d'émancipation, voire de subversion, tantôt le parti d'un conformisme social et culturel : c'est là un champ d'enquêtes qu'on ne peut que signaler ici, entre épistémologie, esthétique, et éthique ou théorie politique.

En liant ces trois axes dans une perspective de recherche unifiée par l'attention portée aux *mondes du patrimoine*, pour reprendre une formule désormais classique de Howard Becker, il s'agit de contribuer à l'analyse historique d'un phénomène social et d'une institution, de catégories de savoir et de goût, enfin de pratiques et de réceptions. J'entends poursuivre à propos de cet objet un dialogue entre l'histoire et les sciences sociales engagé depuis mes premiers travaux, et approfondi avec l'appartenance à un nouveau laboratoire placé sous le signe du travail anthropologique. Mon engagement au sein de l'équipe du Lahic m'a fait bénéficier non pas tant des « ressources » qu'offre l'anthropologie à l'histoire que de la critique de certaines dispositions tendancielles de cette dernière, ainsi quant au traitement exhaustif de sources à épuiser, ou quant au sacrifice supposé à l'exigence de représentativité sociographique^{lxxiii}.

Reste à considérer ensuite les constructions patrimoniales comme autant de *modes appropriés* de traiter le passé, comme autant de styles – le style incarnant une « notion de perspective historique » selon la formulation lumineuse de Carlo Ginzburg^{lxxiv}. De récentes expositions consacrées tantôt à des acteurs de la patrimonialisation monumentale – par-delà les grands initiateurs, Mérimée et Viollet-le-Duc, qui sont des cas d'école – tantôt à des fondateurs de musées, tantôt enfin à des inventeurs de sites archéologiques, manifestent combien ces épisodes ont été autant de styles significatifs des régimes matériels de temporalité. Cette perspective, dont la spécificité tient à l'adoption du point de vue de la réception, est susceptible de s'étendre à des formes d'expositions, de mises en scène, de représentations d'un passé matériel (au musée en particulier) qui donnent lieu à ce même sens de « patrimonialité ».

ⁱ Ainsi Patrice Beghain, *Le Patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de sciences po, 1998. Les recompositions d'héritages matériels en Europe à la fin du Xxème siècle ont donné lieu à une patrimonialisation nostalgique ou pas (Svetlana Boym, *The future of nostalgia*, Basic Books, 2001 ; Katherine Verdery, *The Political Lives of Dead Bodies. Reburial and Postsocialist Change*. New York, Columbia University Press, 1999) tandis que l'essayisme culturel multipliait les analyses du jeu référentiel, de « la seconde main » à Marjorie Garber, *Quotation Marks*, Routledge, 2003. Sur les cas français Bensa A. et Fabre D., *Une histoire à soi*, Mission du Patrimoine ethnologique, cahier n° 18, Paris, MSH, 2001,

ⁱⁱ Voir Xavier Greffe, *La valorisation économique du patrimoine*, La Documentation française, 2003 ; *Culture et Recherche*, 99, 2003 : « La réalité virtuelle », « Comprendre et faire comprendre le patrimoine construit » ;

ⁱⁱⁱ J. Douglas Porteous et Sandra E. Smith : *Domicide. The Global Destruction Of Home*, McGill-Queen's University Press, 2001, fournit la géographie des entreprises délibérées de destruction des maisons et des territoires construits.

^{iv} Des *Entretiens du Patrimoine* aux rendez-vous *Musée-Musées* du Louvre, l'actualité française récente témoigne d'un mouvement international commencé dans la décennie 1970 que j'avais signalé dans *Le Débat* en son temps.

^v C. Bessy et F. Chateauraynaud, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Métailié, 1995.

^{vi} Tel est finalement le propos de Françoise Choay dans *L'Allégorie du patrimoine*, Seuil, 1996. Par ailleurs, une sociologie critique, et le projet d'une archéologie générale concurrente de l'histoire de l'art, ont esquissé une dénonciation du patrimoine, tenu pour le bras armé de telle ou telle discipline, ou pour le défenseur d'intérêts particuliers.

^{vii} *Pour une histoire des politiques du patrimoine*. Sous la direction de Philippe Poirrier et de Loïc Vadelorge, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture et Fondation Maison des sciences de l'homme, Diffusion La Documentation française, 2003

^{viii} L'archive a revêtu le caractère d'une métaphore centrale dans le travail de la théorie culturelle après Michel Foucault et Jacques Derrida, dans la réflexion épistémologique menée par des historiens et des anthropologues sur la question de la lecture des archives, aussi bien que dans une série d'interprétations du paysage, du corps ou de la photographie (Rosaling Kraus) bien avant de faire l'objet d'une (ré)appropriation critique par les archivistes. Elle est devenue peu à peu une figure privilégiée pour penser la technologie étatique surtout dans sa version impériale du XIXème siècle. En termes foucauldien, on dirait que le patrimoine n'est ni la somme des monuments conservés ni l'institution qui les traite, mais les règles de sa pratique, le

système de ses jugements. Pour un état des lieux cf. Jean Boutier, Jean-Louis Fabiani, Jean-Pierre Olivier de Sardan, *Corpus, sources et archives*, Actes des journées de Tunis 1999, IRMC, 2001.

^{ix} Sur le cas des musées Ludmilla Jordanova, « Objects of Knowledge: A Historical Perspective on Museums », in Peter Vergo (ed.), *The New Museology* (London: Reaktion Books, 1989), 22-40 ; Daniel J. Sherman, *Worthy Monuments: Art Museums and the Politics of Culture in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1989.

^x Voir, outre les travaux classiques de David Freedberg, Ann Kibbey, *The interpretation of material shapes in puritanism. A study of rhetoric, prejudice and violence*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

^{xi} Tout en assumant la part d'anachronisme que revêt un intitulé d'histoire du patrimoine pour les siècles précédant le nôtre, mon projet s'exposerait sinon au reproche d'identifier une « essence » du patrimoine à travers les siècles. Le phénomène est particulièrement évident dans une tradition de compilations législatives fréquente en Italie pour des raisons évidentes : *Leggi, bandi e provvedimenti per la tutela dei beni artistici e culturali negli antichi stati italiani, 1571-1860*, éd. Andrea Emiliani, Bologne, Nuova Alfa, 1996. Sur les usages de l'anachronisme les réflexions de Nicole Loraux, «Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993 et G. Didi-Huberman, *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Editions de Minuit, 2000.

^{xii} David Lowenthal a proposé successivement ces deux types d'approches dans deux ouvrages encyclopédiques, *The past is another country*, Cambridge UP, 1985, et dans *The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge University Press, 1998, qui répondaient à un programme résumé auparavant dans David Lowenthal & Marcus Binney, *Our Past Before Us: Why Do We Save it?* Londres, 1981.

^{xiii} Ce bref panorama des points de vue à propos du patrimoine, que je me propose de développer ultérieurement, renvoie aux mêmes systèmes de partages observés en d'autres champs, lorsqu'il s'agit de « discuter l'indiscutable » selon la démonstration d'Alain Desrosières, particulièrement dans la raison statistique et le débat social. L'opposition passe d'une part entre la description et la prescription, et d'autre part, dans le langage de la science lui-même, entre « position réaliste » qui parle « fiabilité de la mesure » et effort de l'histoire sociale ou de la sociologie constructiviste de la connaissance pour examiner les liens entre taxinomie et société. Voir *La politique des grands nombres*, La Découverte, 1993, pp. 395-413.

^{xiv} Bernard Lepetit, « Le présent de l'histoire », dans *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Albin Michel, 1995.

^{xv} Sur ce texte de Simmel voir Pierre Nora « Simmel : le mot de passe », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, « Du Secret », n° 14, 1976, p. 307-312. Daniel Fabre a développé la problématique du « vivre dans le patrimoine » à l'époque présente dans *Domestiquer l'histoire - Ethnologie des monuments historiques*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2000.

^{xvi} Le patrimoine relève très largement du « paradigme indiciaire » de Carlo Ginzburg, mais si l'on peut dire redoublé puisqu'un monument entré dans le patrimoine renvoie d'une part à son époque historique et d'autre part au travail des bureaux qui l'a défini de la sorte : il est, autrement dit, l'indice et l'icône de deux époques. Que les représentations déguisent les pratiques qui les organisent est l'une des leçons de Michel de Certeau dans sa réflexion sur l'hétérologie et l'histoire.

^{xvii} « « Régime d'historicité » [...] pouvait s'entendre de deux façons. Dans une acception restreinte, comment une société traite son passé et en traite. Dans une acception large, où régime d'historicité servirait à désigner la modalité de conscience de soi d'une communauté humaine », François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentismes et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 19. Cf. les travaux de Gérard Lenclud, « Le grand partage ou la tentation ethnologique », dans G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, MSH, 1992, et de J. Revel : « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête* 1, 1995, pp. 43-70 ; aussi J. Revel et F. Hartog dir. *Les usages politiques du passé, Enquête*, Editions de l'EHESS, 2001. Un point de vue sociologique qui s'intéresse au rapport à la temporalité est celui de Andrew Abbott, « Temporality and Process in Social Life » *Time Matters. On Theory and Method*, University of Chicago Press, 2001, et « La description face à la temporalité », *Enquête*, 2003, pp. 41-53.

^{xviii} La sociologie de la légitimité culturelle serait à citer entièrement ici. Sur l'histoire intellectuelle de l'exemplarité, comme sur celle des chefs-d'oeuvre, qui croisent toutes deux celle du patrimoine sans la recouvrir exactement, Walter Cahn, *Masterpieces. Chapters on the history of an idea*, Princeton University Press, 1979 et Michel Jeanneret, « The vagaries of exemplarity : Distortion or dismissal ? », *Journal of the History of Ideas*, 59, 1998, « The Crisis of Exemplarity », p. 565-579.

^{xix} La littérature sur l'ensemble de ces sujets est très vaste, mais les écrits les plus utiles me semblent être Moses I. Finley, *Mythe, Mémoire, Histoire*, Flammarion 1990 ; Arnaldo Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Gallimard, 1998 ; Peter Burke *The Renaissance sense of the past*, Londres, Arnold, 1969 ; Donald R. Kelley, éd., *History and the Disciplines. The Reclassification of Knowledge in Early Modern Europe*, Rochester, University of Rochester Press, 1997, et son commentaire critique par Jean-Pierre Cavaillé ; George Huppert, *L'idée de l'histoire parfaite*, Flammarion, 1973 ; Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Editions du Seuil, coll. « Points », 2003.

^{xx} John Pickstone, « Museological Science? » *History of Science*, 32: 96 (June 1994): 111-138.

^{xxi} Cf. Julius Von Schlosser, *La littérature artistique*, Flammarion, 1984. Assez peu étudiés en France ces domaines sont bien explorés au contraire en Angleterre : voir Rosemary Sweet, *The Writing of Urban Histories in Eighteenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1997, chapitre 1 notamment sur l'antiquariat.

^{xxii} Wim Denslagen, *Architectural restoration in Western Europe : controversy and continuity*. Amsterdam Press, 1994 ; Jukka Jokilehto, *A history of architectural conservation*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 1999 et Maria Piera Sette, *Il restauro in architettura. Quadro storico*, Turin, Utet, 2001. Voir aussi les études de cas réunies dans P.G. Stone et G. Planel ed. *The Constructed Past : Experimental Archaeology, Education and the Public*. One World Archaeology, 36, Routledge, 1999.

^{xxiii} Benedict Anderson, « Census, Map, Museum », dans *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York – Londres, Verso, 1991, pp. 163-186.

^{xxiv} Daniel Miller, « Why Some Things Matter », in D. Miller ed. *Material Cultures*, Chicago, 1998, pp.3-21.

^{xxv} Yan Thomas : « Res, chose et patrimoine ; note sur le rapport sujet-objet en droit romain », *Archives de la philosophie du droit*. Paris, Sirey, 1980, p. 425 ; « Les ornements, la cité, le patrimoine », *Images romaines*, Paris, Presses de l'ENS, 1998, et le travail en cours du Garae sur le versant anthropologique.

^{xxvi} Suzanne Marchand, *Down from Olympus, Archaeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton University Press, 1996.

^{xxvii} Deux exemples très significatifs : John Hutchinson, « Archaeology and the Irish rediscovery of the Celtic past », *Nations and Nationalism*, vol. 7, 4, 2001, pp. 505-19 et J. F. Gossiaux, « La production de la tradition, un exemple breton », *Ethnologie Française*, XXV, 1995, 2.

^{xxviii} *Notre patrimoine, un présent du passé*, Proposition à madame le ministre de la Culture sous la présidence de Roland Arpin, Groupe-conseil sur la politique du patrimoine culturel du Québec, Québec, novembre 2000.

^{xxix} Maria-Teresa Penna, *L'archéologie historique aux Etats-Unis*, Editions du C.T.H.S., 1999 ; James Clifford, « Museums as Contact Zones » : in *Routes: Travel and Translation in the late 20th Century*, Cambridge, Mass: Harvard UP, 1997, 188-219.

^{xxx} A côté des disputes déjà anciennes sur les restitutions d'oeuvres, Moira G. Simpson a fourni un tableau des débats actuels sur la restitution des objets sacrés et des restes humains dans *Making Representations. Museums in the Post-colonial era*, Londres-New York, Routledge, 1996 ; pour une analyse exemplaire Yves Le Fur « Europe chasseuse de têtes en Océanie, XVIIIème-XIXème siècles » dans *La mort n'en saura rien. Reliques d'Europe et d'Océanie*, Paris, RMN, 1999, pp. 59-67.

^{xxxi} On évoque ici Arjun Appadurai (ed), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, New York, Cambridge University Press, 1986.

^{xxxii} Paolo Rossi, *Clavis universalis : arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, Grenoble, Jérôme Millon, 1993.

^{xxxiii} Mary Carruthers, *Machina memorialis: méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen âge*, Paris, Gallimard, 2002.

^{xxxiv} Caroline Walker Bynum, *Metamorphosis and identity*, New York, Zone Books, 2001.

- ^{xxxv} Leonard Barkan, *Unearthing the past : Archaeology and aesthetics in the making of Renaissance sculpture*, New Haven, Yale University Press, 1999.
- Voir sur la suite Francis Haskell et Nicholas Penny, *Taste and the Antique : the lure of classical sculpture, 1500-1900*, New Haven, Yale University Press, 1981.
- ^{xxxvi} Ainsi Francis Haskell, *History and its images. Art and the Interpretation of the Past*, Yale University Press, 1993, qu'on peut compléter par Peter Burke, *Eyewitnessing. The uses of images as historical evidence*, Londres, Reaktion Books, 2001.
- ^{xxxvii} En reprenant les formulations générales proposées par Stephen Greenblatt, « Resonance and Wonder », dans *Literary Theory Today*, ed. Peter Collier and Helga Geyer-Ryan, Cambridge, Polity Press, 1990, pp. 74-90.
- ^{xxxviii} Je tire cette perspective de Clifford Geertz, « The Way We Think Now: Toward an Ethnography of Modern Thought » dans *Local Knowledge: Further Essays in Interpretive Anthropology*, New York: Basic Books, 1983, 147-166.
- ^{xxxix} Voir notamment sur l'approche des *science studies* et leurs possibles adaptations aux scènes centrale et locales Jean-Louis Fabiani, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques. Figures, trajets, positions », *Enquête*, 5, 1997.
- ^{xl} Pour un exemple de point de vue méthodologique voir Sharon Macdonald (éd.), *The Politics of Display*, Londres, Routledge, 1998 et surtout Lynne Cooke et Peter Wollen ed. *Visual Display. Culture beyond appearances*, Dia Center for the arts, 1995, New York, New Press, 1998.
- ^{xli} Notamment dans les chapitres IX et XII du *Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1992.
- ^{xlii} Il conviendrait de comparer avec l'éthique de la république des lettres envisagée par Ann Goldgar, *Impolite learning*, New Haven, 1995, et critiquée par Christian Jouhaud.
- ^{xliiii} Les études de micro-sociétés et des échanges informels en leur sein se multiplient aujourd'hui en histoire moderne et contemporaine. Quelques aperçus très suggestifs de Miguel Tamen, *Friends of interpretable objects*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, peuvent servir de base méthodologique à cet égard.
- ^{xliiii} Stephen Bann, *The clothing of Clio*, Cambridge University Press, 1984 ; Donald Preziosi, *Brain of the Earth's Body, The 2001 Slade Lectures in the Fine Arts*, Minnesota University Press 2003 et ma note critique, *Revue de l'Art*, septembre 2004.
- ^{xliiii} Daniel Fabre (éd.), *Écritures ordinaires*, Paris, Centre Georges Pompidou-P.O.L., 1993 ; Martin de La Sourdière et Claudie Voisenat (éd.), *Par écrit - Ethnologie des écritures quotidiennes*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1997 ; Sur un autre plan, pour des figures d'écritures exposées dont certaines sont patrimonialisées Armando Petrucci, *Jeux de Lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie, 11^e- 20^e siècles*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993 et Béatrice Fraenkel, *Les écrits de septembre. New York 2001*, Editions Textuel, 2002.
- ^{xliiii} Bonnie Smith, *The Gender of History : Men, Women and Historical Practice*, Cambridge MA, Harvard, 1998, examine la question du genre dans le travail d'archives et le séminaire – particulièrement le rapport du travail original et de la vulgarisation, de l'amateur et du professionnel – d'une manière qui pourrait être utile ici pour penser la place du féminin dans l'élaboration d'un corpus patrimonial et sa validation. Voir plus généralement le dossier réuni par Luisa Passerini et Polymeris Voglis, *Gender in the production of History*, EUI Working Paper HEC 99/2.
- ^{xliiii} J'emprunte le terme à l'analyse classique de Michel De Certeau, *L'invention du quotidien*, 1980, p. xxxvi : « A une production rationalisée, expansionniste autant que centralisée, bruyante et spectaculaire, correspond une autre production, qualifiée de 'consommation' : celle-ci est rusée, elle est dispersée, mais elle s'insinue partout, silencieuse et quasi invisible, puisqu'elle ne se signale pas avec des produits propres mais en manières d'employer les produits imposés par un ordre économique dominant ».
- ^{xliiii} Daniel Woolf, *The social circulation of the past : English historical culture, 1500-1730*, Oxford University Press, 2003.
- ^{xliiii} Rosemary Hill, « Cockney connoisseurship : Keats and the Grecian Urn », *Things*, 6, 1997, et plus généralement une grande partie des articles de cette revue, comme ceux de *Res* dans le domaine anthropologique.
- ¹ Cf. les perspectives à partir des objets de science ouvertes par Eric Brian, « Calepin. Repérage en vue d'une histoire réflexive de l'objectivation », *Enquête* 2, 1996, pp. 193-222.
- ⁱⁱ Voir ainsi N. Leask, *Curiosity and the Aesthetics of the Travel Writing, 1770-1840. « From an Antique Land »*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- ⁱⁱⁱ Peter Becker et William Clark (éd.), *Little Tools of Knowledge. Historical Essays on Academic and Bureaucratic Practices*, Ann Arbor, Michigan U.P. 2001. Pour l'oralité Françoise Waquet, *Parler comme un livre*, Albin Michel, 2003, et pour des comparaisons avec la vie de laboratoire l'oeuvre de Bruno Latour.
- ⁱⁱⁱⁱ Voir Eric Brian, *La mesure de l'Etat. Administrateurs et géomètres au XVIIIème siècle*, Albin Michel, 1994.
- ^{iv} Voir par exemple Anne de Mondenard, *La Mission héliographique : Cinq photographes parcourent la France en 1851*, Paris, Monum, Éditions du patrimoine, 2002.
- ^v Thomas DaCosta Kaufmann fournit un bilan historiographique qui croise la question à certains égards dans *Toward a geography of art*, University of Chicago Press, 2004.
- ^{vi} Voir la contribution de Daniel Woolf à Brendan Dooley et Sabrina Baron, *The politics of information in early modern Europe*, Routledge, 2002.
- ^{vii} Voir sur ce terme inventé par Horace Walpole en 1754 et ses ressources pour une sociologie et une anthropologie historiques du travail savant Robert K. Merton et Elinor G. Barber, *The travels and adventures of Serendipity. A study in historical semantics and the sociology of science*, 1992.
- ^{viii} Barbara Kirshenblatt-Gimblett, « Objects of Memory : Material Culture as Life Review » in *Folk Groups and Folklore Genres: A Reader*. ed. Elliott Oring Logan: Utah State University Press, 1989 ; Martin Myrone et Lucy Peltz ed. *Producing the Past : aspects of antiquarian culture and practice*, Aldershot, Ashgate Publishing, 1999.
- ^{ix} Roger Cardinal, « The eloquence of objects », dans Anthony Shelton ed. *Collectors : Expressions of self and other*, Londres, Horniman Museum and Gardens and Museu antropologico da Universida de Coimbra, 2001.
- ^{ix} Ainsi Champfleury, *L'homme aux figures de cire*, dans *Les Excentriques*, 1855, réédition Paris, 2004 et Brigitte Louichon, « Champfleury : du bric-à-brac à la collection », *La Fantaisie post-romantique*, textes réunis et présentés par Jean-Louis Cabanès et Jean-Pierre Saïdah, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 293-314.
- ^{xi} Sur ce chantier, marqué par Colin Bailey, *Patriotic Taste*, Yale UP, 2002, on attend la thèse de Charlotte Guichard sur l'amateur (EHESS, sous ma direction).
- ^{xii} Voir les travaux classiques de Krzysztof Pomian sur le lexique, la sémiologie et l'histoire des collectionneurs et du collectionnisme recueillis dans *Collectionneurs, amateurs, curieux: Paris-Venise, XVIe - XIIIe siècles*, Gallimard, 1987, et *Des Saintes reliques à l'art moderne. Venise-Chicago, XIIIe-Xxe siècle*, Gallimard, 2003. Un bilan par Françoise Hamon, « Collections. Ce que disent les dictionnaires », *Romantisme*, n°112, 2001-2, pp. 55-70.
- ^{xiii} 1866-1878 pour l'ensemble des volumes. Ici l'article collection, t. VI, 1868.
- ^{xiv} Voir les figures du collectionneur, de l'excentrique et de l'esthète que décrit Dominique Pety dans *Les Goncourt et la collection. De l'objet d'art à l'art d'écrire*, Genève, Droz, 2003.
- ^{xv} Sur cet aspect le recueil réuni par Giulio Carlo Argan, *Il Revival*, Milan, Mazzotta, 1974 est toujours suggestif.
- ^{xvi} Voir la démonstration suggestive de Lionel Gossman, « Unwilling Moderns : The Nazarene painters of the nineteenth century », *Nineteenth-century Art*, 2002-3.
- ^{xvii} Gwendolyn Wright (éd.), *The Formation of National Collections of Art and Archaeology* (Washington, DC: National Gallery of Art, 1996), 29-39 ; Annie Coombes, « Museums and the Formation of National and Cultural Identities », *The Oxford Art Journal*, 11 (2), (1988), 58-68.
- ^{xviii} Michael Herzfeld, *Cultural Intimacy : Social poetics in the nation-state*, Londres-New York, Routledge, 1997, p. 27.
- ^{xix} Pour l'espace allemand d'auto-représentation, on dispose de Bénédicte Savoy, *Patrimoine annexé. Les saisies de biens culturels pratiqués par la France en Allemagne autour de 1800*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2003, qui permet de comprendre sa construction vers 1800

« grâce » au déplacement français. Susan A. Crane, *Collecting and Historical consciousness in early nineteenth-century Germany*, Cornell University Press, 2000, soutient la thèse d'une déperdition des capacités individuelles d'expérience historique au fur et à mesure de la fusion des intérêts personnels de collectionneurs et d'amateurs d'histoire au sein d'un mouvement collectif dédié au « patrimoine » et à l'histoire allemands. Sur un autre plan, H. Glenn Penny, dans *Objects of Culture: Ethnology and Ethnographic Museums in Imperial Germany*, Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2001, brosse un tableau assez semblable des effets de la publicité muséale sur la nature des objets collectionnés et sur les discours qui les animent. Pour une étude de cas voir Alon Confino, *The Nation As a Local Metaphor: Württemberg, Imperial Germany and National Memory, 1871-1918*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1997.

^{lxx} Carol Duncan, *Civilizing Rituals: Inside Public Art Museums*, Londres, Routledge, 1995.

^{lxxi} Donald Preziosi : *Brain of the Earth's Body. Art, Museums, and the Phantasms of Modernity*, Minneapolis/Londres, Minnesota University Press, 2003 ; Alice von Plato : *Präsentierte Geschichte. Ausstellungskultur und Massenpublikum im Frankreich des 19. Jahrhunderts*, Francfort / New York, 2001 ; Malcolm Baker et Brenda Richardson, eds, *A Grand Design: The Art of the Victoria and Albert Museum*, catalogue, Baltimore Museum of Art, 1997 ; Stephen Conn, *Museums and American Intellectual Life, 1876-1926*, University of Chicago Press, 1998 ; Nicholas Thomas, *Entangled Objects: Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge, Mass: Harvard UP, 1991, ch 4, « The European Appropriation of Indigenous Things », 125-185.

^{lxxii} Je renvoie aux analyses menées sur les bibliothèques, les livres et les lecteurs par Roger Chartier comme autant de modèles à tester pour une pareille approche des représentations de patrimoines, de leurs enjeux politiques et de leurs appropriations.

^{lxxiii} Un état de la question est fourni par Don Kalb, Hans Marks, Herman Tak, « Historical anthropology and anthropological history : two distinct programs », *Focaal*, 26/27, 1996, pp. 5-13.

^{lxxiv} Carlo Ginzburg, *A distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Gallimard, 1998, « Style .Inclusion et exclusion», p.120.